Document généré le 14 juil. 2025 16:26

Nuit blanche, magazine littéraire

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Essai

Gérald Alexis, Jean-Paul Beaumier, Gaétan Bélanger, Michèle Bernard, Thierry Bissonnette, Pierrette Boivin, Roland Bourneuf, Yvan Cliche, Valérie Forgues, Yves Laberge, Thérèse Lamartine, François Lavallée, Yvon Poulin et Catherine Voyer-Léger

Numéro 151, été 2018

URI : https://id.erudit.org/iderudit/88610ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)
1923-3191 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Alexis, G., Beaumier, J.-P., Bélanger, G., Bernard, M., Bissonnette, T., Boivin, P., Bourneuf, R., Cliche, Y., Forgues, V., Laberge, Y., Lamartine, T., Lavallée, F., Poulin, Y. & Voyer-Léger, C. (2018). Compte rendu de [Essai]. *Nuit blanche, magazine littéraire*, (151), 63–66.

Tous droits réservés © Nuit blanche, le magazine du livre, 2018

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean-Paul Beaumier
L'ESPRIT TOUT EN ARRIÈRE
Lévesque, Montréal, 2018, 123 p. ; 18 $

Les carnets d'écrivains sont « avant tout une sorte de repos de l'écriture de fiction », comme les a un jour définis Robert Lalonde, qui dirige la collection « Carnets d'écrivains » chez Lévesque éditeur.

En proposant *L'esprit tout en arrière*, Jean-Paul Beaumier prend la formulation de Lalonde au pied de la lettre – et des lettres –, pour faire part de ses propres réflexions. « À quel moment suis-je au plus près du véritable travail d'écriture : lorsque je cherche à comprendre ou lorsque je m'abandonne totalement à son mouvement », s'interroge le nouvelliste de Québec.

« Quand j'ai commencé à écrire, écrire me suffisait », déclare Beaumier dans ce recueil qui devient aisément un livre de chevet dans lequel se promène avec plaisir qui aime les mots, la pensée et les histoires, aussi brèves soient-elles. Le visiteur solitaire cueille ainsi de page en page, de paragraphe en paragraphe, des souvenirs de famille, des citations littéraires ou des aveux surprenants qui réjouissent ou amusent, intriguent ou étonnent. « J'ai amorcé l'écriture de pas moins de cinq nouvelles au cours des dernières semaines et aucune ne trouve grâce à mes yeux. »

La crainte de tout auteur de publier un carnet intime est fondée, car il serait facile qu'un lecteur se lasse des confessions ou des rêves de qui ne lui est pas familier. Beaumier précise qu'il s'était déjà demandé à quoi ressembleraient ses écrits et il confesse : « […] sans doute parlerais-je de moi, encore et toujours ». C'est vrai et c'est vrai aussi pour de multiples grands romanciers. Tout réside dans le style, cette « lumière qui émane d'un texte », lui confirme Andreï Makine à l'occasion d'une entrevue. Au fil de *L'esprit tout en arrière*, on se surprend à suivre avec joie les méandres de la pulsion créatrice de l'écrivain, on apprécie ses apartés ainsi que ses courtes mises en scène familiales ou professionnelles. « Et j'ai continué de désherber le jardin en pensant que bientôt il me faudrait aussi éradiquer les mauvaises herbes du texte. »

Les jeux de ses enfants, la mort de son père, sa grand-mère centenaire, une visite dans la Trois-Rivières d'antan aujourd'hui disparue, un séjour à Paris ou un simple aller-retour à Montréal, tout est prétexte pour constater le passage du temps et consigner ses observations. Le carnet d'écrivain de Beaumier illustre sa bataille intime avec les mots, souvent gagnée, parfois perdue et alors abandonnée : « […] le rythme d'une phrase, voilà ce que je veux retrouver, ce à quoi je veux me raccrocher ».

Une centaine de pages de doutes et de témoignages que Beaumier lui-même résume tout en concluant : « Il faut imaginer l'écrivain heureux ». Et c'est bien ce que nous faisons.

Michèle Bernard

Raphaël Arteau McNeil
LA PERTE ET L'HÉRITAGE
ESSAI SUR L'ÉDUCATION PAR LES GRANDES ŒUVRES
Boréal, Montréal, 2018, 173 p. ; 18,95 $

À quoi sert l'éducation ? La réponse à cette question a évolué au fil des siècles, depuis l'*Akadémia* de Platon jusqu'à nos universités contemporaines commanditées par les institutions financières et les aciéries.

On le sait, au Québec à tout le moins, depuis la Révolution tranquille, les études dites « humanistes » ont « pris le bord », au profit d'une conception utilitariste de l'enseignement, mais aussi dans la foulée d'une certaine vision de la démocratie. Aux jeunes, on choisira dorénavant de faire lire non pas d'abord ce qui les fait grandir, mais ce qui est à leur portée. La méfiance envers tout ce qui pourrait représenter l'autorité, voire tout ce qui pourrait prétendre à une supériorité quelconque, méfiance héritée de Mai 68, a depuis gonflé jusqu'à refuser un ordre de préséance aux œuvres littéraires (entre autres) : sur quelle base prétendra-t-on que *Madame Bovary* doive passer avant *Harry Potter* ? Le jugement de l'éducateur ? Peuh ! Ne sait-il pas, celui-là, que son jugement en vaut bien un autre, et que l'apprentissage appartient à l'apprenant ?

Et pourtant, au milieu de cette évolution, un quarteron de résistants croient à la valeur éducative de ce qu'ils osent encore appeler les « grandes œuvres littéraires ». Ce sont eux qui, sous la houlette de Raphaël Arteau McNeil, ont créé à l'Université Laval, il y a dix ans, le certificat sur les œuvres marquantes de la culture occidentale, qui regroupe tant bien que mal chaque année quelques dizaines d'étudiants ouverts à l'idée que, peut-être, une œuvre qui a traversé les siècles a quelque chose à leur dire aujourd'hui. Que, peut-être, une œuvre peut demander

des efforts de prime abord, mais réserver des trésors à qui sait se retrousser les manches et se laisser guider par d'autres qui sont passés par là.

Depuis l'origine, au-delà de son petit cercle d'adeptes, ce certificat suscite au mieux l'indifférence, au pire la raillerie. Ses animateurs n'en sont que trop conscients, et c'est dans le sillage des quolibets du monde, qui ont manifestement suscité chez l'auteur une réflexion profonde, honnête et permanente sur le bien-fondé de son entreprise, qu'est né ce petit bijou.

Ce qui frappe d'emblée à la lecture de cet essai – et l'impression ne se dément pas au fil des pages –, outre la densité et la qualité de l'écriture, c'est une attitude de plus en plus rare de nos jours, et qui met du baume à l'âme du lecteur : l'auteur n'est pas polémique. Son livre arrive indéniablement en réponse à des attaques répétées, mais il ne manifeste ni outrage, ni mépris, ni arrogance. « Mon discours tient de l'essai, non du pamphlet : mi-témoignage, mi-plaidoyer, il se peut qu'il n'ait pas la force de gagner la conviction de qui n'est pas déjà convaincu du mérite inestimable des grandes œuvres. » Ce discours même est éloquent : il offre une réflexion originale, inspirante, lucide et structurée, non seulement au sujet de l'histoire et de la pensée humaines, mais aussi au sujet du monde contemporain, en y mettant sa propre subjectivité, tout en s'appuyant – inévitablement – sur les grands auteurs.

Son livre présente d'ailleurs l'originalité de reprendre plus ou moins librement le plan du *Discours de la méthode*. Descartes est justement un bon point de départ : notre monde technologique n'est-il pas le triomphant héritier de sa foi en la rationalité ? Mais ce monde a oublié une faille dans le raisonnement de Descartes : « Le bon sens, dit-il, est la chose du monde la mieux partagée ». Est-ce si vrai ? Devant la surconsommation, la pollution, les inégalités, les drames humains et la cupidité ambiante, qui prétendra que l'individu, au-delà du culte qu'on lui voue, n'a pas besoin d'être éduqué par plus grand, par plus sage que lui ? « C'est l'intuition que j'ai cherché à étoffer tout au long de cet essai : nos faiblesses innombrables et nos vices médiocres poussent en nos personnes comme la mauvaise herbe sur une terre mal cultivée. […] L'éducation sérieuse, celle qui s'appuie sur les grands textes dont nous avons hérité, cultive le jugement, le goût et la décence. »

Certains le savent, d'autres non : le mot « école » est issu d'un mot grec qui signifie « loisir ». Derrière ce paradoxe apparent se cache une réalité oubliée : à l'époque de Socrate, comme à peu près à toutes les époques et dans toutes les sociétés sauf les nôtres, les gens n'ont pas le temps d'étudier ; il faut travailler pour survivre. « À l'échelle de l'humanité, nous sommes des privilégiés qui pourraient jouir du luxe de s'éduquer. Mais nous ne le faisons pas, ou si peu. » L'auteur ne nous en fait pas la morale. Mais il réclame le droit de dire que l'humanité se porterait peut-être mieux si on utilisait à meilleur escient cette abondance de temps et de moyens que la société technologique nous offre sur un plateau d'argent.

François Lavallée

Guylaine Massoutre
Photographies de Ginelle Chagnon
PAVANE
DANSE, ÉCRITURE ET CRÉATION
Le Noroît, Montréal, 2018, 78 p. ; 19 $

Pavane, comme on tourne autour d'un objet de fascination. Avec ce titre, Guylaine Massoutre signe un livre exigeant, une plongée en terrain de création.

« Ne pas savoir m'invite à nommer. Mon ignorance nourrit ma curiosité. Transmettre quelque chose de la danse : ce savoir initial, pourtant, d'avant les mots. » Les quatre parties qui forment le livre évoquent mystère, apparences, quête de sens ; elles constituent une exploration en profondeur de la portée significative de la danse. Le lecteur est entraîné au cœur d'une réflexion pointue sur le lien entre danse et écriture, sur le transfert qui s'opère du danseur au spectateur. Voir danser et s'émouvoir. Danser de l'intérieur. Se laisser emplir, porté par le geste et la trace, sans chercher à intellectualiser, à percer le secret des danseurs.

On avance en territoire incertain, déraisonnable, au sens où l'on accepte l'absence de raison. On est dans l'intuition et l'impression. Le livre demande agilité et patience. La danse, comme l'écriture, enracine en soi et dans le monde. Massoutre met bien en lumière ces attaches d'un lieu à un autre, qui nous habitent. Le réel, la scène, comme deux pans d'un même monde.

À travers les pages, la danse comme l'écriture deviennent batailles, avec leurs allées et venues, leurs essais et erreurs, leurs tentatives ; elles sont l'amorce d'une relation à l'autre. « Chercher la vérité des acrobaties périlleuses ou faire parler des tourbillons ? » Chercher, en effet, creuser ce qui peut se traduire au péril de nos corps, de nos vies ? La réflexion surgit du noir, du mouvement ; une lueur venue de nulle part, organique et recherchée, qui fait avancer malgré tout. Massoutre traduit le geste, met en lumière le vivant, le désir. Elle montre cet état d'attention et d'ouverture à l'autre. Se révèle une dualité entre geste, peut-être élan, et immobilité.

L'observation de la danse rappelle le primitif, un lieu mouvant qui invite à la découverte. La précision du regard de Massoutre trace un chemin et pourtant, le texte, par moments, s'opacifie. Le propos prend la forme de ces boucles dansées, difficiles à saisir. On se surprend à revenir sur certains passages. L'auteure annonce la couleur à la toute première page : « Plus je m'entretiens de danse, moins je pense la rendre visible et la redéployer, mais plus elle exige de moi que je sois précise ». Et pareille au geste dansé qui ne se présente qu'une fois sous nos yeux et qui nous laisse une sorte de code à déchiffrer, l'impression générale que le livre offre, le mystère de la danse, nous enveloppe entièrement.

Valérie Forgues

Sous la dir. de David Boyle
LES GRANDES INVENTIONS EN 30 SECONDES
50 INNOVATIONS QUI ONT CHANGÉ LE MONDE, DE LA BOUSSOLE AU TÉLÉPHONE INTELLIGENT, EXPLIQUÉES EN MOINS D'UNE MINUTE
Trad. de l'anglais par André Gagnon
Hurtubise, Montréal, 2018, 160 p. ; 22,95 $

David Boyle est un auteur et journaliste britannique qui s'intéresse en particulier à l'histoire, à l'économie et aux enjeux de société. Avec la collaboration de Judith Hodge, Diana Rawlinson et Andrew Simms, il a rédigé cet ouvrage, un nouveau titre de la collection « 30 secondes » originalement publiée par Ivy Press et reprise et traduite par Hurtubise.

Disons d'abord qu'il s'agit de livres de belle qualité, à couverture rigide et papier glacé, agrémentés de jolies illustrations. (C'est l'impression en Chine qui permet sans doute d'en arriver à une telle qualité à ce prix.) Dans *Les grandes inventions en 30 secondes*, ces illustrations (composées) sont l'œuvre de Steve Rawlings et sont très réussies.

Comme dans les autres ouvrages de la série, le thème général est subdivisé en sections. Elles sont ici sept : matériaux, construction et ingénierie, transport et localisation, médecine et santé, communications, économie et énergie, vie quotidienne. Chacune de ces sections débute par un glossaire et comporte un profil biographique, sur deux pages, consacré à un inventeur ou une inventrice d'importance. Notons, en particulier, celui consacré à Katharine Burr Blodgett, la première femme à obtenir un doctorat en physique à l'Université de Cambridge, en 1924. Cette dame, méconnue et au parcours singulier, a inventé une méthode de revêtement diminuant la réflexion du verre, qui permet encore aujourd'hui de mieux voir à travers fenêtres, lentilles de toutes sortes, pare-brise et même écrans de téléphones intelligents.

L'ouvrage compte de brefs articles à propos de cinquante grandes inventions ayant fait progresser l'humanité de façon notable, parmi lesquelles le papier, la roue, la presse d'imprimerie, l'ordinateur, les antibiotiques, la réfrigération, etc.

Voilà un ouvrage qui remplit bien sa mission de vulgarisation et qui se révèle agréable à consulter. Vous y découvrirez l'origine et les bases d'inventions qui, sans qu'on en prenne réellement conscience, nous rendent la vie tellement plus facile.

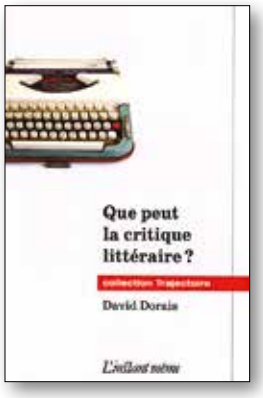
Gaétan Bélanger

David Dorais
QUE PEUT LA CRITIQUE LITTÉRAIRE ?
L'Instant même, Québec, 2017, 125 p. ; 16,95 $

Dans cet ouvrage, David Dorais réfléchit aux limites de la critique littéraire telle qu'elle se pratique dans les médias. Évoquant ma propre publication sur un sujet semblable, Dorais note avec justesse que nos approches diffèrent : la mienne plus sociologique, la sienne plus esthétique. Pour ma part, je ne peux que me réjouir de voir se multiplier des ouvrages sur cette question.

David Dorais mène une charge contre ce qu'il baptise la « critique de proximité », dont les principales caractéristiques seraient de préférer le réalisme, de s'intéresser principalement à l'émotion suscitée par la lecture et à la thématique de l'ouvrage et, finalement, de chercher la morale optimiste, voire le caractère édifiant d'un livre. Au passage, notons que lorsque Dorais parle de « critique littéraire », il englobe tout le discours sur les livres dans les médias et pas uniquement celui qui se définit comme une critique au sens étroit : les entrevues, chroniques, clubs de lecture, etc. Le portrait qu'il dresse est sévère, mais semble assez juste à quelques détails près (pourquoi évoquer les sagas historiques pour illustrer l'attrait du réalisme, étant donné que ces grands succès ne sont à peu près pas couverts par les médias ?).

L'essayiste explore ensuite deux aspects qui mériteraient plus d'attention des médias : le style et l'imaginaire. Ce qui étonne, c'est le caractère très technique du type d'analyses qu'il propose : critique des pléonasmes et répétitions excessives, analyse des temps de verbe, observations sur la composition et le rythme des phrases, identification des mythes, etc. L'essai semble changer d'objet pour devenir parfois un assaut contre la langue bâclée de certains écrivains contemporains (cités, mais pas nommés), parfois un précis de grammaire parsemé d'analyses pointues qui s'apparentent davantage à un travail



universitaire qu'à la réalité de la communication médiatique. On s'étonne aussi que l'essayiste, pour appuyer ses idées, cite à plusieurs reprises ses « amis écrivains » ou « certaines de ses fréquentations », sources anonymes dont les propos sont pourtant rapportés entre guillemets, octroyant autorité à des témoins inconnus.

Si le diagnostic de Dorais me semble assez juste, le type de critique qu'il propose ne me convainc guère. D'ailleurs, l'essayiste estime incontournables pour pratiquer la critique (et l'écriture) des connaissances fines que je n'ai malheureusement pas : accepter sa proposition, ce serait me refuser d'écrire et, à plus forte raison, de critiquer.

Catherine Voyer-Léger

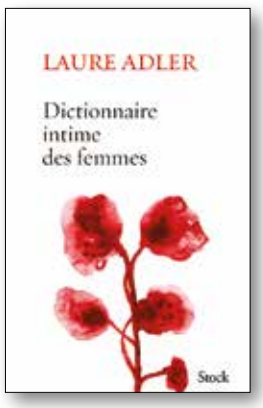
Laure Adler
DICTIONNAIRE INTIME DES FEMMES
Stock, Paris, 2017, 475 p. ; 39,95 $

La première entrée du dictionnaire, que la lexicographe de l'intime nomme le caravansérail de la mémoire, est Adam. Tiens donc ! La surprise passée, très vite on prend goût à cette invitation au voyage dans la psyché de l'autre, et on se laisse porter, quelquefois emporter, par la magie de son processus de libre association.

Il se peut que la journaliste et essayiste française ait été inspirée par la collection des dictionnaires amoureux publiée chez Plon. Il est cependant certain que son dictionnaire s'inscrit dans la lignée déjà longue de ses biographies, celle de Mitterrand, de Weil ou d'Arendt qu'elle courtise avec bonheur depuis plus de trente ans. En suivant son chemin intime, vous vous prenez au jeu de la rencontre de destins, connus ou inconnus, que l'histoire a parfois négligés. La vie privée s'insère par touches discrètes dans les faits politiques, scientifiques ou littéraires des femmes de Laure Adler. Elle-même greffe à son vagabondage des événements de sa propre trajectoire, et croise celles de la figure historique du Mouvement des femmes Antoinette Fouque, de la cinéaste Chantal Akerman, de l'inoubliable Barbara. De Duras, *l'inimitable, l'insupportable*. La résistante de la première heure Lucie Aubrac côtoie la bédéiste Claire Bretécher et son inimitable teigneuse Agrippine. Des érudites, des pionnières et des salonnières, des héroïnes d'une stature qui nous élèvent toutes, les Lou Andreas-Salomé, Françoise Héritier, Alexandra David-Néel, Natalie Clifford Barney, Charlotte Delbo. Plusieurs personnages de romans se trouvent aussi dans ce menu éclectique.

Les pérégrinations à travers les siècles, dans une France d'hier et d'aujourd'hui, se greffent à quelques sorties à l'étranger, aux États-Unis, au Royaume-Uni, en Allemagne ou en Islande. Sur le Québec : peu ou prou de lumière. On cherchera en vain Marie-Claire Blais, Anne Hébert ou Diane Dufresne. Sous la rubrique Joan Mitchell, l'occasion aurait été belle de rappeler à la mémoire Jean-Paul Riopelle, qui a partagé sa vie avec la peintre américaine pendant 25 ans et qui, à l'annonce de sa mort, a créé la fresque monumentale *Hommage à Rosa Luxemburg*.

Laure Adler oppose la mère des cent milliards d'êtres humains venus et disparus de notre terre au jugement d'Aristote, grand promoteur du mythe de l'infériorité « naturelle » de la femme, infériorité pensée « comme une certitude et cette certitude est devenue un fait ». Elle rétorque aussi à Voltaire. Dans son *Dictionnaire philosophique*, il écrivait : « On a vu des femmes très savantes comme il en fut de guerrières ; mais n'y en a jamais eu d'inventrices ». En guise de réponse, Adler commente ainsi le *Dictionnaire universel des créatrices* : « Il permet de se rendre compte de l'immense apport des femmes à l'Histoire universelle et de se demander si, au cours du temps, les femmes n'ont pas inventé, à leur manière, un nouveau mode de civilisation ».



Au total, 193 entrées, dont 15 consacrées à des hommes – entre autres Condorcet, Poullain de La Barre, Foucault –, et une cinquantaine d'articles génériques allant de clitoris à grève, d'âme à parfum ou à larmes. Certaines opinions intriguent, tantôt dérangent, comme celles sur la notion de genre ou encore sur la prostituée. En revanche, ce qu'Adler nous confie sur l'amitié émeut, et nous fait regretter de ne pas être son amie. Chacune des entrées du dictionnaire nous offre une brève mais pleine et entière histoire, toute de subjectivité imprégnée, et est rédigée en termes inspirants.

Que reste-t-il de cette libre incursion dans l'histoire intime, aux accents autobiographiques, de l'essayiste ? Elle donne envie de poursuivre en d'autres lieux, d'autres existences cette promenade dans l'univers des femmes. Le *Dictionnaire des femmes célèbres. De tous les temps et de tous les pays* de Lucienne Mazenod et Ghislaine Schoeller, dans lequel près de 3000 femmes nées avant 1951 revivent, complétera avec bonheur l'ouvrage de Laure Adler.

Thérèse Lamartine